

Des nouvelles brûlantes

Autres jeux avec le feu de Linda Lê, Christian Bourgois, 194 p.

Ching Selao

Number 187, November–December 2002

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/17118ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Selao, C. (2002). Des nouvelles brûlantes / *Autres jeux avec le feu* de Linda Lê, Christian Bourgois, 194 p. *Spirale*, (187), 52–53.

DES NOUVELLES BRÛLANTES

AUTRES JEUX AVEC LE FEU de Linda Lê
Christian Bourgois, 194 p.

À FOLIE, l'exil, la mort, le crime, autant de thèmes qui nourrissent l'univers romanesque de Linda Lê, écrivaine née au Vietnam et exilée en France quelques années suivant la chute de Saïgon, en 1975. Dans son dernier livre, elle continue d'explorer ces thèmes avec l'ironie et l'humour noir qu'on lui connaît, avec une cruauté qui transparait, cette fois, dans quatorze nouvelles aussi magnifiquement écrites que subtilement développées, certaines d'entre elles côtoyant de très près le fantastique. Après avoir privilégié le roman pendant dix ans, entre autres avec *Calomnies* (1993), *Les dits d'un idiot* (1995) et, plus récemment, *Les trois parques* (1997), *Lettre morte* (1999) et *Les aubes* (2001) — tous publiés chez Christian Bourgois —, Lê renoue avec la nouvelle dans ses *Autres jeux avec le feu*, genre qu'elle avait fréquenté pour *Les évangiles du crime* (Juliard, 1992), son « premier livre » selon ses dires, même si elle avait déjà publié deux romans et un recueil de nouvelles avant celui-ci. Les habitués des livres de cette auteure fascinée par des personnages marginaux ne s'étonneront pas de retrouver ses héros favoris : les fous, les suicidaires, les étrangers, les ratés, les assassins... Le meurtri et le meurtrier, deux faces de la même médaille, à l'image du double qui dort en chacun de nous et qui est, d'après Lê, le jumeau qu'on a dû tuer pour (sur)vivre et pour écrire.

La revanche des mo(r)ts

Le recueil s'ouvre sur l'étrange destin d'un homme qui ne ferait même pas de mal à une mouche, mieux encore, qui l'accueille dans son appartement dans le but d'en faire sa muse. « Cervantès, Panizza, Sôsekî, Hoffman ont fait parler des chiens et des chats, pourquoi ne ferais-je pas d'une mouche ma muse ? » Si l'hospitalité de ce narrateur joue contre lui — puisque ses mots finissent par se transformer en mouches sous ses yeux —, il en est de même pour le personnage nommé Phénix, ce passionné des mots, ce mordu de la littérature qui, selon son journal, se serait fait mordre par le mot « livre », un soir de lecture comme les autres. Ainsi, l'écrivain aurait été pris au mot par son objet de passion. « Mon corps tout entier s'est fait mot. Mon humeur s'adapte à la nature du verbe avec lequel je fais corps. » En dix-sept jours, ce dernier passe du mot au Livre, « cette grande chimère » à laquelle chaque homme de lettres aspire.

Tandis que ces deux nouvelles traduisent l'impossibilité d'accéder au Livre, d'autres

reflètent la force de l'écriture qui représente souvent, chez Lê, une arme ayant le pouvoir de changer les choses, une arme, cependant, à double tranchant qui, un jour ou l'autre, se retourne contre soi. Que ce soit une critique brillamment rédigée et grâce à laquelle un écrivain peu connu devient soudainement célèbre, ou les discours incendiaires qui contribuent à « l'édification d'un nouveau pays, nettoyé de la crasse morale et des impuretés que des cohortes barbares ont introduites sur notre sol », le pouvoir des mots mène à la gloire... avant de mener à la perte. « Le jour où Bonel rencontra l'auteur de sa nécrologie » est une nouvelle qui jette un regard à la fois sévère et ironique sur le monde littéraire, et elle est sans doute l'une des plus envoûtantes en ce qu'elle se termine sur la confusion d'un critique littéraire sans scrupules et sur un mystère irrésolu. Mais le monde littéraire n'est certes pas le seul à être l'objet d'un regard critique ; la sphère politique, où rhétorique et violence des mots doivent frapper aussi fort que des coups de poing, n'y échappe pas. Or, frapper fort, c'est aussi s'attendre à être frappé en retour et, dans la nouvelle qui donne vie à un encrier, le Chef d'un parti politique intolérant à la fusion/confusion des cultures et des valeurs n'est pas seulement attaqué par des mots, mais par « Treize coups de couteau » ! Il ne faudrait toutefois pas croire que cette nouvelle se veut « politique », car la mise en scène d'un personnage devenu plus fanatique que son Chef n'est que prétexte à une incroyable histoire de vengeance où la mort — ou devrais-je dire la morte — a finalement le dernier mot.

Les cendres de l'exil

Comme plusieurs nouvelles du recueil, « Mise en demeure » témoigne de l'inspiration que tire Lê de sa terre natale, ce lieu jamais nommé avant *Les trois parques*, jamais nommé du vivant de son père. L'auteure croit que son « retour » au pays a sans doute quelque chose à voir avec la rupture de cet indicible, mais elle a par ailleurs également confié son impossible retour. « Je lui [le Vietnam] dois l'inspiration de ce que l'on peut avoir lorsque l'on a oublié le chemin du retour. » (*Lire*, avril 1999) Si, dans cette nouvelle, la narratrice retrouve le chemin du retour, c'est un peu malgré elle : « Longtemps je n'avais pas voulu me souvenir que je venais de là et je n'avais pris le chemin du retour que poussée par un sentiment de défiance imminente. » Fidèle à ses habitudes, Lê emprunte une fois de plus quelques figures à la

mythologie. Ainsi, le « double sacrifié » devient Iphigénie et la narratrice Agamemnon, renversant les rôles du père et de la fille et rappelant, surtout, la mise à mort de l'Atride à son retour au pays. Dans la maison de son enfance, dans cette demeure où elle est désormais mise en demeure, elle entend les voix qui lui reprochent d'avoir trahi son pays et de s'être vendue à une langue qui n'est pas la sienne. « Mais quelle langue est la mienne ? Je ne connais que deux langues, le parler balbutiant de l'enfance et les lettres de feu qui brûlent ma main quand j'écris sur mes origines. »

La brûlure d'écrire sur ses origines est liée à l'abandon du père, incarnation du pays natal, jumeau à jamais présent dans son absence, porté en elle comme un enfant mort, comme un deuil inachevé. Le personnage du père esseulé, faible, déchu, qui hante tous les livres de Lê, n'a pas, on s'en doute, perdu de son importance dans ce recueil. « Chacun s'invente sa forme particulière de tragédie. La mienne était celle de Job. On m'avait enlevé mon enfant et mes biens. On me chassait de partout. On avait fait de moi un mort-vivant », écrit le père. Mais dans cette nouvelle intitulée « Anatomie d'une illusion », celui-ci perd son statut de victime sacrifiée, il n'est plus le père que l'exil et la distance ont idéalisé. Sous la forme d'une lettre adressée à un ami de sa fille, ce dernier démystifie le portrait créé par celle-ci, rongée par la culpabilité, ce sentiment étant à l'origine de l'écriture pour Lê. « J'ai continué à vivre, mais elle doit me croire mort, mort au plaisir, à la beauté, à tout ce qui est humain. C'est le mythe qu'elle s'est construit. » D'abord seul et démuné, le père s'est vite rendu compte de la chance de son malheur, de la liberté enfin promise, loin de « l'enfer conjugal ». Et s'il a, pendant toutes ces années, menti à sa fille, c'est parce que « [c]hacun de nous a besoin de sa part de mensonges comme contrepoison à la vie ».

Alors que cette lettre donne l'illusion d'un deuil possible, la nouvelle « Le visiteur » suggère pourtant le contraire. Venant de terminer un roman le satisfaisant enfin et dans lequel il exprime son adieu définitif à la terre natale, un écrivain exilé est hanté par un auteur resté au pays qui veut le déposséder de son livre et lui faire payer son privilège d'écrire sans la menace ni la censure des autorités. Mais l'exilé a beau se sentir coupable, que peut-il pour son compatriote ? « Je ne pouvais rien pour lui. J'avais émigré, et même si parfois j'entendais dans mon sang gémir les âmes blessées du Viêt-Nam, j'avais assez de dignité pour ne pas vouloir me changer en



Colourful de Johannes Zits, 2001

DR

pleureuse rétribuée et me faire une place dans la littérature en monnayant mes indignations et en me drapant dans le costume du représentant d'un peuple asservi. » Le sarcasme contenu dans ce passage ne nous surprend évidemment pas de la part de Lè qui a toujours défié les attentes du lecteur en dénonçant la critique paternaliste et un certain engouement pour les histoires exotiques. Refusant d'être l'immigrée de service, l'auteure s'amuse, dans ses romans comme dans plusieurs nouvelles de ce recueil, à reproduire les clichés avec humour et ironie. Car n'est-il pas vrai que le malheur des uns fait le bonheur des autres ?

Le feu de la douleur

Derrière nombre d'extraits sarcastiques se cache néanmoins une douleur, une douleur associée à la perte d'une identité, d'une partie de soi, une douleur, en somme, que certains critiques ont reproché à Lè de cultiver. « J'ai toujours l'impression d'être non pas devant des critiques, mais des médecins qui me demandent : "Et alors, ça ne s'arrange pas ?" », a-t-elle confié à Ook Chung (*Liberté*, avril 1994). De fait, Lè — et sans doute beaucoup de ses lecteurs également — souhaite que cela ne s'arrange pas puisqu'elle croit que l'écrivain, et en particulier l'écrivain exilé, doit véhiculer une parole inconvenante, « une parole

déplacée, puisqu'elle se place au cœur de la douleur sans chercher à lénifier cette douleur avec la panacée des mots » (*Tu écriras sur le bonheur*, PUF, 1999). Si certaines des nouvelles de ce recueil abordent les thèmes qui lui sont chers de façon plus nuancée, la douceur s'accompagne toujours d'une profonde tristesse, comme l'auteure l'avait elle-même annoncé. « *Entre le néant et le chagrin, je choisis le chagrin* », cette phrase de Faulkner, qui inspire la narratrice de la dernière nouvelle à quitter un minable cinéaste, comment ne pas la lire en parallèle avec l'écriture de Lè, une écriture qui « ne cherche pas à endormir la douleur, mais au contraire la réveille » (*Tu écriras...*), comme ce personnage féminin qui se réveille à l'écoute des quelques mots de l'écrivain américain : « *Entre le néant et le chagrin, je choisis le chagrin. Une lueur est apparue dans les souterrains de mon âme que, depuis des années, j'avais cessé d'explorer.* »

Les autres nouvelles mériteraient, bien entendu, qu'on s'y attarde davantage. Je pense notamment au garçon atteint d'une maladie bizarre aux yeux (« L'œil de Brion »), qui voit la vie en rose — autant dire en rouge sang — et qui décide d'épouser Nola, ayant entendu dire « *qu'avec le mariage on cessait de voir la vie en rose* », de même qu'au peintre qui cherche en la narratrice l'absolution et le pardon. « *Parlez-moi* », lui crie-

t-il dans la rue, comme pour lui dire : « Écoutez-moi ». Dès lors, la jeune femme écoute la confession d'un « crime » autrefois commis, de la passion, de la faiblesse de l'homme pour le jeu. Et que dire de l'écrivain de « L'araignée », enfermé dans un asile de fous, accusé d'avoir tué sa mère et ne s'en souvenant pas, si ce n'est qu'il éclaire, à bien des égards, les relations difficiles qu'entretiennent les personnages de Lè avec leur procréatrice. « *Et la souffrance secrète que j'éprouve de n'avoir jamais pu faire lire à ma mère mes écrits, confessions déguisées où je fouille mon tas de secrets, est aussi puérile que le dépit de l'enfant qu'on ne félicite pas d'avoir fait de belles crottes.* » Enfin, du fou, qui prétend avoir vécu dans l'immortelle Colonie du bonheur où le thanatosien est la langue employée, au couvreur qui tombe en bas de « l'échafaudage » où il découvre les atrocités commises à l'intérieur d'un immeuble qui se refait une beauté, en passant par le « cheveu » mystérieusement laissé sous un oreiller et à la source d'un envoûtement fatal, ce recueil offre des histoires parfois fantastiques, parfois trop réalistes, toujours captivantes. *Autres jeux avec le feu*, des nouvelles que l'on dévore comme un plat délicieusement épicé qui laisse dans la bouche un goût qui brûle la langue.

CHING SELAO